LIVE STREAMING, opéra. SAINT-SAËNS : Henry VIII – Bruxelles, De Munt / La Monnaie, le 16 mai 2023, 19h CET

Avec Ascanio, créé en 1890, (et depuis Benvenuto Cellini de Berlioz), **Henry VIII** (créé en 1883) marque **le génie de Saint-Saëns** et la passion des Français pour **la Renaissance**. Le XIXè romantique aime le XVIè, alternative poétique et dramatique aux sujets mythologiques. Chacun y puise cette alliance pathétique et tragique entre passion et noblesse, devoir et désir, politique et sentiment.

Ainsi le roi Tudor offre tout cela à la vision opératique de Camille Saint-Saëns : sa vie dépassant même le cadre romanesque. Six mariages, deux annulations, deux décapitations et la fondation de sa propre Église, contre l'autorité de Rome… à la recherche d'une épouse convenable, Henri VIII Tudor, n'a rien sacrifié à sa vie amoureuse, fusionnée même à l'exercice du pouvoir.
L'opéra de Saint-Saëns souligne le triangle amoureux – le roi et ses deux femmes , sur fond de conflit religieux (Catherine la Catholique / Anne la Réformée) : **Londres, 1533**, au palais circulent des rumeurs sur l'intention du roi d'épouser Anne Boleyn mais il est marié à la catholique Catherine d'Aragon, union qu'il ne peut annuler sans l'accord du Pape. Anne Boleyn devient marquise de Pembroke, et rejoint les dames d'honneur de la Reine Catherine…
A l'acte II, l'action se précipite. A Richmond où Anne et Hanry convolent, paraît Catherine qui reproche à sa rivale,

son ambition. Passionné, Henry promet à Anne de répudier Catherine et de l'épouser : le destin de la Reine est scellé… **Le III souligne le conflit ouvert entre le légat du pape et Henry VIII** ; mais ce dernier obtient le soutien du parlement et du peuple ; le divorce est officialisé et la nouvelle église, proclamée.

Le IV évoque les inquiétudes de la nouvelle reine Anne ; elle redoute que le roi Tudor ne découvre son ancienne liaison avec Gomez, ambassadeur d'Espagne. Catherine à laquelle le Roi rend visite, hésite à remettre la lettre qui compromettrait Anne… mais elle renonce et jette le document précieux au feu : c'est suffisant pour Henry dévoile sa nature colérique ; il menace de la hâche, tous ceux qui l'auraient trahi….

Henri VIII, grand opéra historique, offre une partition riche en contrastes : ardeur et pudeur, jalousie et renoncement, intimité et solennité. À Bruxelles, **Olivier Py** réalise sa nouvelle mise en scène. Décors impressionnants (machinerie spécifique), intensité dramatique, musique captivante, la production propose un voyage musical et scénique, du 16ème siècle à nos jours, et pose la question : jusqu'où un homme de pouvoir peut-il aller pour servir ses propres ambitions ? Parjure, trahison, crime, manipulation… depuis Monteverdi et le personnage de Néron (l'Incoronazione di Poppea), on pensait que passion et pouvoir rendaient fou ; Henry Tudor indique une autre voie : rien ne peut arrêter la violence d'un pouvoir devenu fou, surtout quand ce dernier aime et se passionne contre toute raison… en l'occurrence, amour et pouvoir composent un cocktail explosif !

VOIR le LIVE STREAMING / – **SAINT-SAËNS : Henri VIII** – Bruxelles, De Munt / La Monnaie / **le 16 mai 2023, 19h** CET

: https://operavision.eu/fr/performance/henry-viii

EN REPLAY jusqu’au 16 nov 2023, 12h



PLUS D’INFOS sur le site de l’**Opéra La Monnaie / De MUNT BRUXELLES** / Henry VIII
https://www.lamonnaiedemunt.be/fr/program/2316-henry-viii

RESSOURCES et présentation sur le site de La Monnaie de Bruxelles :
https://www.lamonnaiedemunt.be/fr/mmm-online/2785-henry-viii

PRODUCTION présentée à La Monnaie de Bruxelles : du 11 au 27 mai 2023
Réservation :
https://www.lamonnaiedemunt.be/fr/program/2316-henry-viii

Musique : **Camille Saint-Saëns**
Texte : Léonce Détroyat et Armand Silvestre
d’après les œuvres de William Shakespeare & Pedro Calderón de la Barca
Création à l’Académie nationale de musique, Paris : le 5 mars 1883

Distribution / cast :

Henry VIII : **Lionel Lhote**
Don Gomez de Féria : Ed Lyon
Cardinal Campeggio : Vincent Le Texier
Comte de Surrey : Enguerrand de Hys
Duc de Norfolk : Werner van Mechelen
Cranmer: Jérôme Varnier
Catherine d’Aragon : Marie-Adeline Henry
Anne de Boleyn : **Nora Gubisch**
Lady Clarence : Claire Antoine

Garter / Un officier : Alexander Marev
Un huissier de la cour : Leander Carlier

Quatre dames d’honneur
Alessia Thais Beradi
Annelies Kerstens
Lieve Jacobs
Manon Poskin

Quatre seigneurs
Alain-Pierre Wingelinckx
Luis Aguilar
Byoungjin Lee
René Laryea

Orchestre symphonique de La Monnaie

Direction musicale : Alain Altinoglu
Mise en scène : **Olivier Py**
Décors et costumes : Pierre-André Weitz
Lumières : Bertrand Killy
Chorégraphie : Ivo Bauchiero
Chef des Chœurs : Stefano Visconti

EXTRAIT VIDEO : **Karine Deshayes** chante la prière de **Catherine d'Aragon** / Henry VIII de Camille Saint-Saëns / Ô cruel souvenir (acte IV),
quand la souveraine répudiée par Henry attend de la recevoir pour une dernière confrontation…

RESSOURCES DE MUNT / Bruxelles – galerie de photos des répétitions, Olivier Py et les solistes au travail :
https://www.lamonnaiedemunt.be/fr/program/2316-henry-viii

CRITIQUE

LIRE ici la critique de la production à Bruxelles / La Monnaie par notre rédacteur Emmanuel Andrieu, spectateur de la représentation du 11 mai dernier :

Olivier Py, « monsieur Grand Opéra »

après ses Huguenots flamboyants in loco réussit un somptueux et sombre Henry VIII où domine Lionel Lhote dans le rôle-titre …

CRITIQUE, opéra. BRUXELLES, La Monnaie, le 11 mai 2023. SAINT-SAËNS : Henry VIII. L. Lhote, M. A. Henry, N. Gubisch … Olivier Py / A. Altinoglu.

CRITIQUE, opéra. BRUXELLES, Théâtre Royal de La Monnaie, les 21 et 22 mars 2023. DONIZETTI : Bastarda! F. Lanzillotta / O. Fredj

CRITIQUE, opéra. BRUXELLES, Théâtre Royal de La Monnaie, les 21&22 mars 2023. DONIZETTI : Bastarda! – pastiche à partir de sa Trilogie Tudor + Elisabetta al Castello di Kenilworth. F.

Sassu, S. Jicia, L. Ruiten, R. Lupinacci, E. Scala, S. Romanovsky, L. Tittoto… F. Lanzillotta / O. Fredj.

Quel ambitieux projet que celui de « Bastarda! », au **Théâtre Royal de La Monnaie de Bruxelles**, visant à raconter la vie de la reine Elizabeth 1ère à partir de la « Tétralogie » Tudor de **Gaetano Donizetti** (comprenant ses opéras **Elisabetta al castello di Kenilworth** (1828), **Anna Bolena** (1830), **Maria Stuarda** (1835) et **Roberto Devereux** (1837)), étalé sur deux soirées. Les maîtres d'œuvre de cette production (6h de spectacle en tout !) sont le chef italien **Francesco Lanzillotta** et le metteur en scène français **Olivier Fredj**, qui avaient déjà signé in loco en 2021 deux autres projets similaires, « The King and his favorite » (basé sur La Favorite de Donizetti et « The Queen and her favorite » (basé sur Elisabetta, Regina d'Inghilterra de Rossini), en lieu et place de ce même « Bastarda! », qualifié de « Conte existentiel en deux soirées » par le duo, et qui n'avait pu voir le jour à cause des nombreuses contraintes liées à la pandémie.



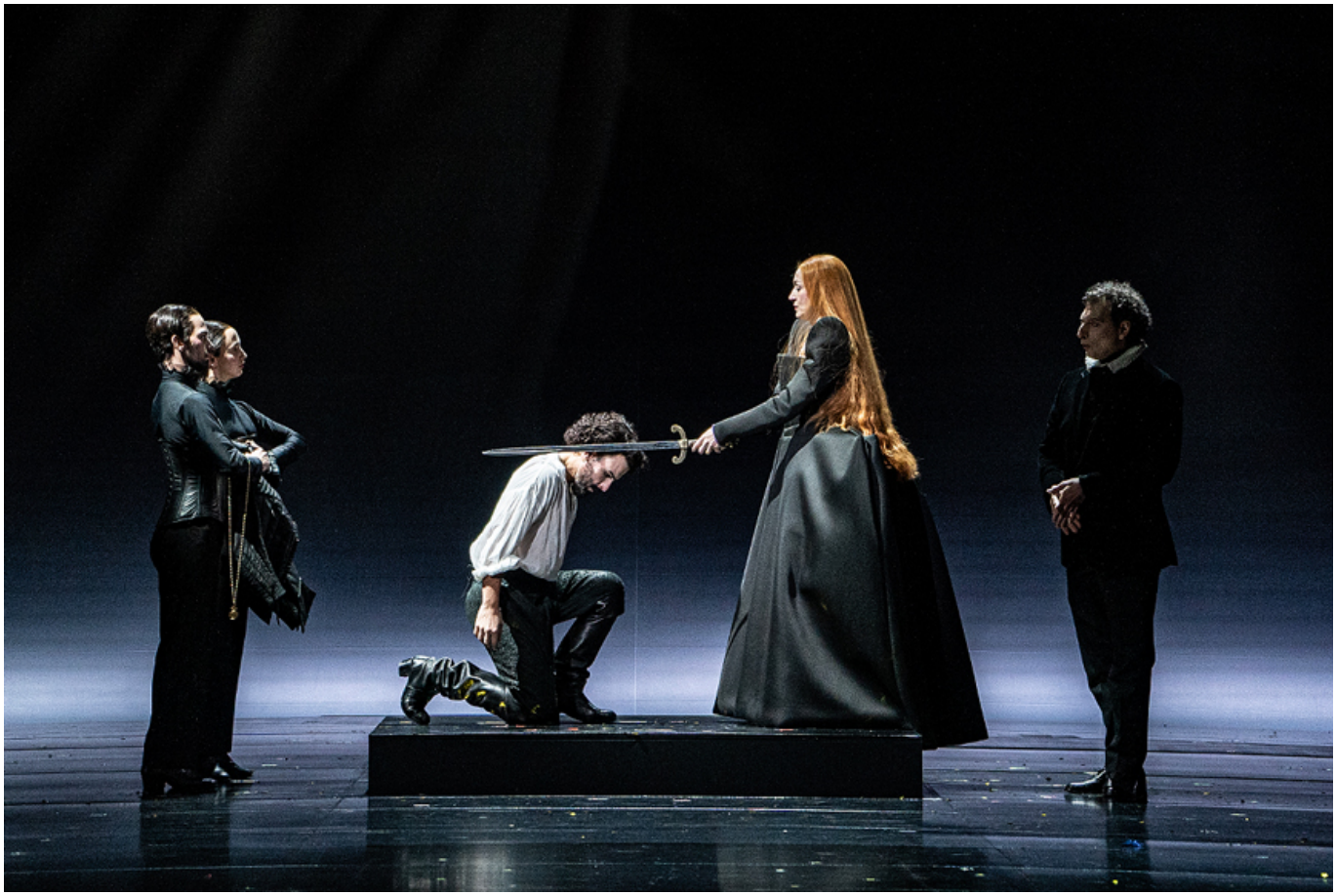
Comme pour leurs deux premiers spectacles, c'est une jeune adolescente de 12 ans, la stupéfiante et renversante **Nehir Hasret** (la même qui servait de fil conducteur en 2021, âgée alors de 10 !), qui en est le pivot, omniprésente ici, et qui incarne la jeune Elizabeth, personnage complexe déjà conscient de son futur rôle de souveraine, et bientôt traumatisée par la décapitation de sa mère Anne Boleyn sur ordre de son propre père Henri VIII (ce qui en fait d'elle une « « bâtarde, illégitime aux yeux de sa rivale de toujours, Mary Stuart, dont Elizabeth finira par obtenir la tête…). Elle apparaîtra même en la présence de l'Elizabeth adulte (en évident alter-ego), ce rôle étant confié à la soprano **Francesca Sassu** (en remplacement de Myrto Papatanasiu, souffrante), les deux parlant d'une même voix, commentant ou explicitant parfois l'action (en anglais), à l'instar de deux autres personnages, Smeton incarné ici par le contre-ténor australien **David Hansen** et le ténor irlandais **Gavan Ring Cecil**, qui ouvrent tous deux la soirée en ayant la tâche (souvent avec ironie et humour) de

contextualiser l'action, avec ses ressorts / enjeux politiques et amoureux : une introduction d'une durée de 20 mn, avant que ne résonnent les premières notes de musique et de chant, qui a pu paraître un peu « longuet » à une certaine partie de l'audience… Car une nouvelle trame narrative et musicale a été écrite par le duo **Fredj/Lanzillotta** (avec la collaboration de **Yann Apperry** pour le texte), qui se surajoute et se mêle aux extraits de la tétralogie de Donizetti, ici donnés sans ordre chronologique, mais selon les besoins de la nouvelle dramaturgie, avec des arrangements musicaux composés par Lanzillotta dans le but de lier les moments-clés, une musique essentiellement atonale, proches des sons électroniques largement utilisés par les compositeurs de notre temps contemporain.

La soirée est aussi le prétexte à une fastueuse reconstitution historique, moins à travers une scénographie plutôt spartiate conçue par **Urs Schönbaum** (remplacée par de plus économiques et tout aussi efficaces – autant que superbes – images vidéo, signées par **Sarah Derendiger**) qu'une débauche de somptueux costumes dessinés par **Petra Reinhardt**, plus d'une centaine en tout, des jupons en crinoline d'Elizabeth aux chaussons de Henry VIII ; auxquels il faut rajouter les incroyables perruques associées au 17e siècle. C'est dans tout son faste protocolaire qu'apparaît pour la première fois sous les yeux ébahis du public, Elizabeth adulte, avec tout l'apanage de son rang, arrivant depuis la salle pour monter sur un pont dressé au-dessus de la fosse d'orchestre, tandis que le public est invité à se lever en l'honneur de sa Majesté ! L'omniprésence de douze danseurs silencieux, aux gestes saccadés comme des automates (chorégraphies d'**Avshalom Pollak**), très présents sur le plateau pendant les deux soirées, et se mélangeant au public en salle mais aussi dans toutes les annexes du théâtre, demeure assez énigmatique (suggérant le caractère intrigant de la Cour ?), et finit par lasser (c'est le seul bémol que nous formulerons sur le spectacle…).

C’est à la soprano sarde **Francesca Sassu** qu’est confiée l’écrasante partie de la « Reine vierge », autour de laquelle tout tourne, et qui relève le défi (déjà de remplacer sa consœur grecque…) avec brio. Dès son entrée en scène, de la manière dont nous avons décrite, la soprano chanteuse italienne, par sa démarche comme par son chant, capte toute l’attention et brosse un portrait d’Elisabeth particulièrement intense Des gestes impérieux, voire disgracieux servent une émission longue et fluide, pénétrante et sûre, et une technique exemplaire. Tout est admirable : le legato dans l’aria « L’amor suo mi fè beata », la maîtrise et le parfait contrôle des écarts dans les invectives, et surtout la criante vérité d’un air final « Vivi, ingrato ! » (dans Roberto Devereux) délivré avec une grande intensité dramatique. Dans cette scène ultime, où le personnage se débarrasse de tous ses oripeaux de Reine, en même temps que de son maquillage (à l’image de Mme de Merteuil dans l’ultime scène des Liaisons dangereuses selon Stephen Frears), elle offre un bouleversant portrait d’une souveraine qui fut toute puissante, mais sombrant finalement dans la folie, bafouée dans son amour-propre, déçue dans ses amours avec Robert Dudley puis Robert Devereux, et souffrant les affres du martyre autant physiques (atteinte par la variole) que psychologiques (elle finit quasi démente). En Mary Stuart, la soprano hollandaise **Lenneke Ruiten** subjugue également, réservant à l’auditoire très international de La Monnaie de sublimes moments d’émotion dans les passages élégiaques, distillés avec une ferveur et un raffinement à couper le souffle. Les messe di voce désincarnées de sa prière finale et l’ultime « Ah ! se un giorno da questa ritorte » fait fondre les cœurs, lui valant un beau triomphe personnel au moment des saluts. Avec sa voix ronde et corsée, à la fois opulente et agile, avec des aigus glorieux, la soprano géorgienne **Salomé Jicia** affirme d’emblée une qualité exceptionnelle dans le rôle d’Anne Boleyn. Chanteuse belcantiste d’exception, souvent entendue à Liège dans ce même répertoire, elle suscite l’admiration par la coloration du phrasé et la projection des mots, sachant

également mettre l'accent sur le sens du texte. Bravo à elle ! Dans les parties de Giovanna et Sara, la mezzo italienne **Raffaella Lupinacci** – qui incarnait Leonora dans La Favorite il y a deux ans – renouvelle notre enthousiasme avec sa technique aguerrie, son timbre flamboyant, ses talents de tragédienne et son absolue honnêteté stylistique. De son côté, la jeune soprano italienne **Valentina Mastrangelo** est une belle découverte en Amy Robsart, qui fait entendre une voix saine et fruitée, et une belle présence scénique.



Côté Messieurs, la palme revient à l'extraordinaire voix de ténor héroïque d'**Enea Scala**, grand habitué de la scène

bruxelloise où il a encore brillé en juin dernier dans le rôle de Raoul dans Les Huguenots de Meyerbeer, et qui époustoufle un fois de plus, dans le rôle de Leicester cette fois. D'une puissance et d'une largeur phénoménales, la voix paraît sans limite, tandis que les qualités nécessaires pour interpréter ce répertoire – facilité d'émission, vibration du phrasé et ligne de chant – ne sont pour autant pas négligées. Son confrère russe **Sergey Romanovsky** ne fait également qu'une bouchée du rôle de Roberto Devereux, avec une voix plus claire et moins claironnante, mais un chant toujours aussi attentif aux nuances ainsi qu'au contrôle de la ligne de chant ; il impose sans peine un comte d'Essex d'une grande prestance, notamment dans l'air « Come un spirto angelico »… qu'il chante en duo avec Scala pour un effet saisissant, quand bien même peu « orthodoxe » ! Henri VIII trouve dans la basse italienne **Luca Tittoto** un interprète de haut vol. Doté d'une voix de basse impressionnante, homogène sur toute la tessiture, il campe un roi despotique, sans pour autant oublier les règles du chant belcantiste. Contre-ténor parmi les plus en vue de notre temps, l'australien **David Hansen** incarne un Smeton passionné, même si certains aigus s'avèrent malheureux ce soir… à contrario de son collègue irlandais **Gavan Ring**, au registre aigu solide, et à l'excellent jeu de scène. Enfin, le baryton italien **Bruno Taddia** campe un solide Nottingham, au timbre riche et ductile.

En fosse enfin, **Francesco Lanzillotta** excelle à rendre la délicatesse de l'accompagnement, sans jamais sacrifier le nerf ou la vitalité du rythme, et ce dans les quatre opus donizettiens, qu'il défend avec une ferveur communicative à laquelle **les Chœurs et l'Orchestre Symphonique de La Monnaie** ne se montrent pas indifférents. Deux grandes soirées de belcanto au terme desquelles le public de La Monnaie ne boude pas son plaisir, offrant une interminable ovation à l'ensemble de l'équipe artistique… alors que tombent encore quelques confettis dorés qui ont inondé le plateau pendant la magnifique scène finale, dans laquelle il avait été demandé à

nouveau au public de se lever, en hommage à la reine agonisante sous ses yeux… Spectaculaire !

CRITIQUE, opéra. BRUXELLES, Théâtre Royal de La Monnaie, les 21&22 mars 2023. DONIZETTI : Bastarda ! – pastiche à partir de la ***Trilogie Tudor*** + Elisabetta al Castello di Kenilworth. F. Sassu, S. Jicia, L. Ruiten, R. Lupinacci, E. Scala, S. Romanovsky, L. Tittoto… F. Lanzillotta / O. Fredj. Photos © (Bernd Uhlig)

TEASER Vidéo : « Bastarda! » au Théâtre Royal de La Monnaie

Compte-rendu, opéra.

Bruxelles. Théâtre Royal de La Monnaie. Le 8 février 2015. Georg Friedrich Haendel : Tamerlano. Christophe Dumaux, Jeremy Ovenden, Sophie Karthäuser, Delphine Galou, Ann Hallenberg, Nathan Berg, Caroline d'Haese. Pierre Audi, mise en scène. Christophe Rousset, direction.

Les opéras de Haendel ont subi, plus que tout autre compositeur, la fantaisie trop souvent gratuite des metteurs en scène. Quel plaisir d'assister enfin – dans le magnifique écrin que constitue le Théâtre Royal de La Monnaie – à une représentation où la réalisation rejette l'anecdotique et les trop dérisoires « tics » du Regietheater pour se mettre au service de l'intrigue, de la vérité psychologique, et bien entendu de la musique, ce avec la plus grande économie de moyens.



Cela, **la superbe mise en scène de Pierre Audi à Bruxelles vient de le rappeler** : ici, pas de transposition dans le temps, ni de lieu, pas de tanks sur le plateau ni de téléphones portables, mais une proposition scénique dépouillée, avec comme seul cadre une enfilade de cinq arcades grises aux contours dorés, qui s'achève par une paroi à l'identique. Toute l'attention se concentre sur les protagonistes du drame (magnifiquement habillés par Patrick Kinmonth) : leur gestuelle expressive, les postures expressionnistes, voire torturées, et révélatrices des sentiments, des rapports et des tensions. Tout est ici mis au service de la vérité psychologique et de l'agencement dramatique, particulièrement sensible dans une deuxième partie de l'opéra qui tient le public en haleine. A tel point que nous n'avons guère de souvenir de représentation d'opéra de Haendel d'une telle puissance…

Exquise Asteria de Sophie Karthäuser



Il faut dire que le ténor britannique **Jeremy Ovenden**, qui incarne Bajazet, le sultan turc vaincu et vrai héros de l'opéra, offre une composition saisissante de son personnage ; il compense par l'intensité dramatique, les limites des moyens, comme lorsqu'il maudit sa fille, ou à la fin de l'ouvrage, dans la grande scène où, littéralement possédé, il campe un Bajazet sombrant dans la fureur et la déraison, véhémence qu'interrompent soudain, murmurés de cette voix blessée, ses douloureux élans de tendresse vers Asteria. La force de cette interprétation ne doit pas faire oublier que toute la distribution est du plus haut niveau, à commencer par **Sophie Karthäuser** : toute de simplicité et de naturel, avec son legato, les couleurs subtiles de son timbre, une ligne vocale parfaitement souple (et quels récitatifs expressifs !) ; la soprano belge est la plus exquise et la plus touchante des Asteria (sublime aria avec Andronico ou encore l'accompagnato et arioso « Padre amante… Folle sei »). Le contre-ténor français **Christophe Dumaux** est tout aussi remarquable en Tamerlano, un rôle difficile car, si l'empereur des Tatares est le tyran victorieux, il ne contrôle en rien ce drame : tout lui échappe. Le jeune contre-ténor est formidable d'arrogance et son grand air en feu d'artifice vocal « Ah, dispette d'un volto ingrato », est lancé avec un insolent panache. La mezzo suédoise **Ann Hallenberg** (Irene) confère au

personnage de la soupirante délaissée par Bajazet une place plus importante que prévue, grâce à une aisance scénique et un rayonnement vocal hors du commun. Andronico est un rôle important, dont la puissance à faire évoluer et basculer l'intrigue l'emporte sur la prestation vocale requise : la talentueuse alto française Delphine Galou séduit, avec son timbre velouté et son phrasé sensible, mais la voix manque néanmoins de projection et de volume. Enfin, habitué des grandes basses de l'opéra baroque, Nathan Berg continue à affiner un art dans lequel le timbre gagne en mobilité, en ligne de chant, en couleurs et en expressivité.

Christophe Rousset – à la tête de ses Talens Lyrique – n'est pas seulement un maître d'œuvre attentif, il est véritablement inspiré par la musique, et offre une lecture du chef d'œuvre de Haendel d'un engagement et d'une expressivité rares. A l'arrivée, un spectacle d'une aristocratique beauté, celle-là même dont l'opéra de Haendel célèbre l'apothéose.

Compte-rendu, opéra. Bruxelles. Théâtre Royal de La Monnaie. Le 8 février 2015. Georg Friedrich Haendel : Tamerlano. Christophe Dumaux, Jeremy Ovenden, Sophie Karthäuser, Delphine Galou, Ann Hallenberg, Nathan Berg, Caroline d'Haese. Pierre Audi, mise en scène. Christophe Rousset, direction.

Au monde de Philippe Boemans, création mondiale à Bruxelles



Bruxelles, La Monnaie.Philippe Boemans : Au Monde. 30 mars > 12 avril 2014. Création mondiale. Philippe Boesmans présente à La Monnaie de Bruxelles son déjà 6ème opéra. Après Julie (2005), surtout Yvonne princesse de Bourgogne créé sur la scène parisienne du Palais Garnier (2009), fresque grinçante, ironique, cynique et glaçante d'une Cour aussi barbare qu'abjecte, Philippe Boesmans présente son nouvel opéra en création mondiale à La Monnaie de Bruxelles à partir du 30 mars 2014. Le compositeur traite en teintes grisâtres et suspendues le gouffre psychique qui finit par submerger une famille où règne l'envie, la jalousie, l'action de blessures jamais refermées.

Le sujet est emprunté à la pièce de Joël Pommerat Au monde (2004), qui pour l'adapter à la scène lyrique a réécrit son texte et en assure même la mise en scène bruxelloise.
Le texte nourri de non-dits, cultivant l'indicible horreur de la nature humaine, inspire le compositeur qui a toujours aimé les situations sourdes, secrètes, l'émergence de la catastrophe dans un milieu petit bourgeois et conforme, l'implosion du cadre rendue inévitable après un climat de tension extrême.
C'est un huit clos qui réunit des être déracinés et hypersensibles. Chacun est en quête, donc frustré et insatisfait. Philippe Boesmans avoue aussi avoir été tenté dans Au Monde par le désir de traiter musicalement l'ennui, comme une absence d'action explicite. **Aux spectateurs de la création de juger du résultat, à Bruxelles à partir du 30 mars 2014.**


Informations
Réservations